

Discours de M. J. Herbillon, Président de la Section wallonne

La Dialectologie wallonne de 1926 à 1951

L'activité de la Commission, que vient de retracer le rapport de notre Secrétaire, forme un chapitre de l'histoire des études dialectologiques en Belgique ; cette activité ne prend sa complète signification que si on la replace dans l'évolution de ces études.

A l'occasion du présent anniversaire, les présidents de sections ont donc été invités à retracer dans ses lignes générales le progrès des dialectologies néerlandaise et wallonne en ces vingt-cinq dernières années. Le tableau qui va vous être présenté pour la Section wallonne sera sommaire ; il devra omettre beaucoup de noms et de titres d'ouvrages même importants pour s'attacher avant tout à marquer les étapes et à dégager les tendances.

1926, date de la création de la Commission, est dans l'histoire de la philologie wallonne une période d'épanouissement, l'aboutissement d'un passé déjà long qu'il faut évoquer d'abord pour mieux mesurer les progrès qui suivirent.

Ce passé est jalonné par trois grands noms qui correspondent à trois grands moments de la linguistique romane — la Wallonie eut en effet ce rare privilège — ; ces trois noms sont ceux de CHARLES GRANDGAGNAGE, MAURICE WILMOTTE et JEAN HAUST.

Dès 1840, la philologie wallonne, grâce au grand précurseur que fut CHARLES GRANDGAGNAGE, prenait sa place dans le mouvement scientifique qui créait la linguistique comparée ; le *Dictionnaire étymologique de la Langue wallonne*, le *Mémoire sur les Noms de Lieu de la Belgique*

orientale ne sont pas seulement les travaux d'un pionnier ; le *Dictionnaire* n'a pas encore été remplacé et pendant longtemps ce n'est guère que par lui que le wallon a été connu à l'étranger.

En 1856, Grandgagnage fut un des fondateurs de la *Société liégeoise de Littérature wallonne*, et pendant trente ans c'est autour de cette société et de ses concours que se concentre presque toute l'activité dialectologique. Les publications de la Société se caractérisent surtout par l'abondance des matériaux réunis, notamment une collection unique de glossaires technologiques, mais pour accéder au plan strictement scientifique, il faudra attendre le renouvellement de la linguistique par les méthodes plus précises des néo-grammairiens.

C'est l'heure de MAURICE WILMOTTE ; formé aux méthodes nouvelles par les Gaston Paris et les Hermann Suchier, Wilmotte, à partir de 1886, oriente décidément les travaux vers les enquêtes phonétiques, les recherches morphologiques et l'analyse des textes anciens. Cette rénovation suscite une première école philologique wallonne, dont les *Mélanges wallons*, offerts en 1892 à Maurice Wilmotte, constituent le manifeste.

Mais l'élan est bientôt ralenti quand le maître, abordant d'autres disciplines, ne réserve plus au wallon la même activité ; les études de phonétique et de morphologie, où se distingue notamment PAUL MARCHOT, se raréfient pour s'arrêter provisoirement avec la *Morphologie de Faymonville* de feu notre confrère l'abbé JOSEPH BASTIN.

D'autre part, la Société de Littérature wallonne revient à l'enquête lexicologique, et en 1904 est élaboré le grand projet de *Dictionnaire wallon* : AUGUSTE DOUTREPONT, JULES FELLER et JEAN HAUST sont à la tête de l'entreprise. Faute de moyens matériels une grande partie de l'enquête

doit se faire par correspondance, et la guerre retarde encore l'exécution du projet.

1920-1921 sont marqués par un tournant décisif ; les progrès de la dialectologie qui s'oriente vers la géographie linguistique, l'exemple prestigieux donné par J. GILLIÉRON qui, dans son *Atlas linguistique de la France* avait tenu à enregistrer uniquement les réponses notées sur place par un seul enquêteur, engagent les promoteurs à contrôler sur place l'exactitude de leur documentation. En 1921, J. Haust reçoit des pouvoirs publics les moyens matériels de procéder à ce travail ; l'année précédente il avait été chargé à l'Université de Liège du cours facultatif d'„Étude philologique des dialectes wallons”, créé par le ministre Jules Destrée, tandis que J. Feller était chargé d'un cours d'„Histoire de la littérature wallonne”.

Cette reconnaissance officielle de la dialectologie par des pouvoirs publics avertis, suivie bientôt de la création de la *Commission de Toponymie* par le ministre Camille Huysmans, ainsi que l'accession de la discipline aux programmes universitaires, vont permettre un nouvel essor et la formation par des maîtres de valeur d'éléments jeunes capables d'assurer la relève.

Après Liège, l'enseignement universitaire est organisé à Louvain, en 1938, par notre confrère, Omer Jodogne, élève du maître Alphonse Bayot ; à Gand, en 1942 ; à Bruxelles en 1948 ; entre ces centres divers, la Commission va bientôt jouer un rôle de liaison.

Organisée sur le plan universitaire, la dialectologie wallonne — nous y reviendrons plus loin — pouvait mieux nouer des rapports avec la dialectologie germanique, et plus spécialement néerlandaise ; notre Commission favorisa les contacts qui bientôt s'élargissent par la réunion de congrès internationaux de linguistes et d'onomatologues,

tel le 3^e Congrès international d'onomastique tenu à Bruxelles en 1949.

Parallèlement, un progrès sensible est réalisé dans l'information ; la première place revient ici au *Bulletin* de la Commission, dont la chronique annuelle, organisée et tenue longtemps par J. Haust, était jugée comme suit en 1941 par W. von Wartburg : „Pour aucun pays roman, nous n'avons une bibliographie annuelle aussi magistrale, menée avec tant de minutieuses précisions, et cependant sans jamais perdre de vue l'ensemble.”

En 1937 est créée, sous la direction de feu Louis Michel, la revue *Les Dialectes belgo-romans*, patronée par la compagnie *Les Amis de nos Dialectes*, à Bruxelles ; elle publie une bibliographie analytique qui englobe la production littéraire.

En étroit rapport avec la dialectologie est le *Bulletin des Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*, fondé en 1924 par feu notre confrère, Joseph-Maurice Remouchamps. Ce *Bulletin* joint à l'étude des *realia* celle des mots, non moins évocateurs que les images dont il est illustré. A l'organisation de nos études, Remouchamps a encore contribué par la publication dans notre *Bulletin*, en 1935, d'une *Carte systématique de la Wallonie*, pourvue d'un système pratique de sigles communaux.

Quant aux études elles-mêmes pendant ces vingt-cinq dernières années, elles ont été dominées par la personnalité de J. HAUST qui donna des œuvres modèles dans la plupart des spécialités ; aujourd'hui encore, si des tendances nouvelles se marquent, l'impulsion reçue du maître continue à agir.

C'est en partant de l'œuvre de Haust que le tableau de ces études peut le mieux être dressé. Haust a été avant tout un lexicologue, il l'a été dans toute la force du terme,

et par sa maîtrise il a fait de la lexicologie wallonne la plus vivante des sciences ; à qui veut pénétrer l'âme wallonne les meilleurs guides sont le *Dictionnaire liégeois* et le *Dictionnaire français-liégeois*. C'est que Haust a toujours été en contact intime avec le peuple et que sa nette intelligence était fécondée par l'amour et l'admiration qu'il éprouvait pour le wallon, ce précieux héritage qu'il savait menacé et qu'il voulait sauver tout en servant la science.

L'enquête orale sur les parlers de la Wallonie, Haust l'entreprit seul et la mena jusqu'à sa mort, l'étendant à 209 points où furent notés phonétiquement chaque fois quelque 4.200 mots, sans parler de sondages plus réduits. De cette incomparable documentation Haust avait déjà tiré pour notre *Bulletin*, la matière d'une vingtaine de cartes, spécimens prometteurs de l'*Atlas linguistique wallon*. Il faut se féliciter que des appuis officiels aient permis à ses élèves de poursuivre les travaux de l'*Atlas* dont le premier volume va être donné à l'impression.

Ajournant la publication prématurée du *Dictionnaire général*, Haust commence son œuvre d'éditeur par le liégeois, mieux exploré, auquel il consacre les trois volumes de son *Dialecte wallon de Liège*, devenu classique. L'exemple est suivi sur le plan régional, et riche est la série de dictionnaires parus depuis vingt-cinq ans, pour Namur, La Louvière, Verviers, Nivelles, sans oublier le mémoire de notre Commission consacré au *Parler de Jamioulx*, par WILLY BAL. Si on ajoute la magistrale *Enquête sur les patois d'Ardenne* de CHARLES BRUNEAU, parue en 1914, on dispose d'une première base lexicologique pour la plupart des régions wallonnes.

Un des caractères originaux de la dialectologie wallonne est son étroit rapport avec l'ethnographie ; rappelons les anciens vocabulaires de métiers publiés par la Société de Littérature wallonne, puis la collaboration de Haust avec

des techniciens de la mine pour sa *Houilleries liégeoise*, enfin l'œuvre du *Musée de la Vie wallonne*, établissant notamment l'illustration des dictionnaires de HAUST. La liaison avec l'ethnographie s'est resserrée encore avec les monographies de LOUIS REMACLE sur *Le Parler de La Gleize*, de LÉON WARNANT sur *La Culture en Hesbaye liégeoise*, et surtout avec les récentes enquêtes d'ÉLISÉE LEGROS.

A l'ethnographie se rattache le folklore qui a été l'objet de multiples travaux ; il faut y signaler particulièrement l'activité de ROGER PINON et le récent ouvrage de MAURICE PIRON, *Histoire d'un type populaire, Tchanchès et son évolution dans la tradition liégeoise*.

Les textes anciens ne retiennent pas moins l'attention de nos dialectologues. On a cru longtemps que les auteurs de textes médiévaux de Wallonie avaient voulu écrire en wallon ; depuis l'article donné par J. FELLER, en 1931, à notre Bulletin : *Français et dialectes chez les auteurs belges du moyen âge*, il est établi que ces auteurs voulaient écrire en français, mais que plus ou moins inconsciemment, et dans des proportions très variables, ils employaient des mots et des tournures propres à l'ancien wallon. Cette question a maintenant toute une bibliographie où s'inscrivent les noms de MAURICE DELBOUILLE, ALBERT BAGUETTE, ROBERT MASSART, et que couronne la synthèse présentée en 1948 par LOUIS REMACLE sur *Le Problème de l'ancien wallon*.

L'intérêt de nos philologues pour les anciens textes s'est manifestée aussi par des éditions modèles : celle du *Poème moral*, due à feu notre confrère ALPHONSE BAYOT, celle de *Médecinaires liégeois et namurois*, due à JEAN HAUST. Bien plus, ce dernier, en collaborant activement avec les archivistés, en rédigeant les glossaires des *Regestes de la Cité de Liège*, publiés par notre regretté secrétaire ÉMILE FAIRON, et en leur dédiant de nombreuses gloses, ne cessait de mon-

trer comment il faut raisonnablement éditer et commenter les textes anciens, et aussi quelles richesses ils renferment.

Signalons enfin, dans le domaine littéraire purement wallon, les éditions de textes de la collection : *Nos Dialectes*, fondée par Jean Haust, les travaux des historiens de notre littérature dialectale, notamment ceux de MAURICE PIRON et de RITA LEJEUNE, ainsi qu'en 1938, le premier essai de *Vade-Mecum de philologie et de littérature wallonnes*, par le romaniste néerlandais, MARIUS VALKHOFF.

Sur le terrain philologique, la faveur n'est pas revenue à la phonétique et à la morphologie, et le seul travail important à signaler ici est celui de LOUIS REMACLE sur *Les Variations de l'H secondaire en Ardenne liégeoise*.

Quant aux domaines presque neufs de la syntaxe et de la phonétique expérimentale, voici que le premier est exploré par LOUIS REMACLE encore, et que son élève, LÉON WARNANT, aborde le second dans notre *Bulletin* même.

En onomastique, l'anthroponymie, dont LOUIS MICHEL et notre confrère, OMER JODOGNE ont défini le but et les méthodes, a commencé une carrière pleine de promesses : sans parler des sobriquets, je puis dire que l'étude des prénoms anciens apportera plus d'une révélation.

La toponymie présente un riche bilan et une histoire assez mouvementée. En ce domaine particulièrement, a été utile la réunion à notre Commission de toponymistes historiens formés à l'exemple de GODEFROID KURTH — pensons à deux de nos confrères disparus, le chanoine ROLAND et ÉMILE DONY, pensons aussi à notre ancien président, toujours si merveilleusement actif, JULES VANNÉRUS — avec l'école des toponymistes dialectologues formés à Liège autour de JULES FELLER, puis surtout de JEAN HAUST.

Si cette école est restée en étroit rapport avec la vie, c'est grâce à l'importance reconnue à la forme orale des toponymes, dont la valeur n'est pas inférieure à celle des

formes écrites. J. Haust n'a cessé de défendre cette idée, et il l'a illustrée par la publication de son *Enquête dialectale sur la toponymie wallonne*, incomparable répertoire de formes orales.

On permettra à un tenant de cette méthode de saluer ici les chercheurs régionaux, un JEAN LEJEUNE, un EDGARD RENARD, qui nous a confié aussi ses excellentes *Glanures*, et les tentatives de méthode nouvelle, comme la *Toponymie du ban de Fronville* de PHINA GAVRAY-BATY.

Les monographies communales, les études d'éléments ont déjà permis de tenter des synthèses : celle de notre confrère AUGUSTE VINCENT, dans ses *Noms de lieux de la Belgique*, et celle d'ALBERT CARNOY, dans son *Dictionnaire étymologique*.

La querelle de la „majorité germanique”, ouverte par le *Germanisches Volkserbe* du professeur de Bonn, FRANZ PETRI, ouvrage qui publié à la veille de la guerre n'avait pas seulement un but scientifique, et, parallèlement à cette querelle, la question de la frontière linguistique, dominant la littérature toponymique de ces années. Il faut mettre hors de pair pour leur objectivité le mémoire académique de JULES VANNÉRUS sur *Le Limes et les fortifications gallo-romaines de la Belgique*, et celui publié chez nous, d'ÉLISÉE LEGROS, *La Frontière des dialectes romans en Belgique*, lequel trace avec précision la limite actuelle de la frontière.

Ce n'est pas seulement sur cette question que s'organisa une collaboration active entre dialectologues wallons et néerlandais ; en lexicologie, des aires géographiques contiguës ont pu être tracées ; la question d'isophones franchissant la frontière a été discutée. Cette collaboration a surtout été précieuse dans la détermination des apports germaniques au wallon, de leur date, de leur direction ; de ces recherches, notre confrère JOSEPH WARLAND a donné un bel exemple pour le malmédien, et les études étymo-

giques en ont largement profité. D'autre part, grâce aux études d'ALBERT HENRY, plus d'un mot obscur de l'ancien français a pu être expliqué par le rapprochement de termes dialectaux.

En résumé, la philologie wallonne en ces vingt-cinq dernières années, se caractérise par un contact étroit avec la vie : enquêtes directes, souci de la forme orale en toponymie, liaison avec l'ethnographie et le folklore d'une part, avec l'histoire et l'archéologie d'autre part, sont avec le perfectionnement des méthodes, les éléments qui ont assuré ses progrès. Elle a largement contribué à l'illustration du pays wallon dans la peinture de sa vie présente et dans l'évocation de son passé.

Le bilan qu'elle présente n'est pas seulement copieux (quelque 2.300 unités recensées dans les bibliographies), il est aussi brillant et comparable à ceux des régions de la Romania où la dialectologie est le plus favorisée.

Il explique le vif intérêt que les linguistes témoignent de plus en plus au wallon à mesure que celui-ci est mieux connu, et la place de choix que ce dialecte occupe dans des monuments comme le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de WALTHER VON WARTBURG ; il est digne enfin de l'importance que le wallon mérite au sein des parlars romans par sa position, son originalité et sa vitalité (1).

JULES HERBILLON.

(1) Sur le Centre Interuniversitaire de Dialectologie wallonne, créé en 1949, cf. la note de L. R[EMACLE], dans *Les Dialectes belgo-romans*, VIII, 1950, pp. 62-64.